Jean-François Rottier

Le crime de la rue Danton

EDILIVRE.com

Du même auteur :

Le fantôme de Saint-Waast, Éditions Bertout, 2001.
Éditions Edilivre, 2011.

Le mystère du grain de blé, Éditions J C Lattès, 2008.

Le crime de la rue Danton. Éditions Du Polar, 2009.

Bonne Nouvelle. Éditions Edilivre, 2010.

L'œil du sourd. Éditions Edilivre, 2011.

EXTRAIT

Jean-François Rottier

Le crime de la rue Danton

Roman

EXTRAIT

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

EXTRAIT

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-46649-5
Dépôt légal : octobre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À Angèle et Jean-Baptiste,
Mélanie et Thomas,
bâtisseurs amoureux.

EXTRAIT

EXTRAIT

« On dit d'un accusé qu'il est cuit quand son avocat n'est pas cru ».

Pierre Dac
Les Pensées

EXTRAIT

EXTRAIT

La vieille dame gisait sur le tapis du salon. Ses cuisses à l'air striées de veinules, obscènes contre leur gré, invitaient à détourner le regard. Il était difficile de déterminer avec précision les couleurs d'origine de ce tapis d'Orient tant la mare de sang uniformisait l'ensemble d'un brun foncé aux arrondis fidèles aux courbes du cadavre.

Les longs et épais rideaux de velours rouge emprisonnaient le contenu de la pièce comme les parois utérines veillent à protéger l'être à naître des bruits et du désordre extérieurs. Une grande bibliothèque vitrée offrait ses livres reliés en pâture, de vieux fauteuils rouille aux accoudoirs limés faisaient face au canapé assorti, égayé par une kyrielle de coussins multicolores. Des huiles encadrées, des lithographies et des photographies sous verre mélangeaient les styles et permettaient au rose fade du papier peint mural de masquer la mélancolie du décor d'après-guerre. Cet antre aux variantes de rouges criards ou délavés semblait prêt à recevoir quelque confrérie de vampires. La table encore dressée de ses souvenirs de repas donnait l'impression d'attendre quelqu'un, mais la mort avait imposé sa présence à cet univers petit bourgeois étouffant d'artifices.

EXTRAIT

La commissaire Leroux s'était assise dans le fauteuil crapaud de l'angle, ses yeux mi-clos restaient figés et pourtant ils photographiaient sans ciller les moindres détails de la pièce pendant que son adjoint et le médecin de garde vaquaient à observer le corps inerte. Dans le coin de face, debout contre l'horloge comtoise, un jeune homme grand et gras sanglotait au rythme du balancier de cuivre qui se refusait obstinément à interrompre le temps. Il avait appelé le commissariat d'une voix haletante vers deux heures du matin et répété dix fois au policier de service : ma mère est morte !

L'inspecteur Ebran se releva en faisant craquer ses rotules.

– Vous manquez d'exercice, Jules. Il ne suffit pas d'aller au stand de tir tous les dimanches pour croire se maintenir en forme, ironisa Patricia Leroux.

L'inspecteur ne savait pas encore comment interpréter les remarques de sa supérieure. La commissaire Leroux vivait à Viltot-sur-Mer depuis à peine trois mois. Silencieuse voire taciturne, on savait peu de chose de son caractère et de ses habitudes. Seule la rumeur syndicale du ministère de l'intérieur avait savamment distillé aux petits flics locaux que leur nouvelle patronne subissait une mutation-sanction ordonnée par la Crim' parisienne. À cinquante ans, après avoir savouré les honneurs et les privilèges des gradés de la capitale, on ne s'installait pas inopinément dans un petit port de pêche délavé par l'indifférence nationale, il devait bien y avoir quelque fondement à cette rumeur…

– La mort remonte à trois heures environ, soit aux alentours de minuit. Treize coups de couteau, ça laisse peu de chance de survie, annonça d'un air

EXTRAIT

perplexe le docteur Degas visiblement pressé de regagner ses pénates.

– Treize coups ! se contenta de marmonner Patricia Leroux en fixant l'horloge. J'espère qu'ici les gens ne sont pas superstitieux.

Le médecin interloqué poursuivit :

– Le nombre des plaies ne semble pas correspondre à un comptage volontaire. J'opterais plutôt pour un acte de barbarie incontrôlé. Aucun organe vital n'a été particulièrement visé, comme s'il s'agissait de coups portés par un dément apeuré soudain excité par la seule vue du sang ou par les cris probables de la pauvre femme.

– Vous allez vite en besogne, docteur, pourquoi voulez-vous à tout prix que les crimes soient commis par des déments ? Quatre-vingt-dix pour cent le sont par des honorables citoyens comme vous et moi, grogna la commissaire.

Le médecin rougit. L'inspecteur Ebran vint à son secours :

– Vous savez patronne, c'est la première fois qu'un crime de sang se produit à Viltot depuis la dernière guerre.

– Vous voulez dire, le premier crime déclaré, ironisa Patricia Leroux de sa voix rauque presque masculine.

L'inspecteur Ebran pensa qu'il n'était pas tout à fait normal d'imaginer que des crimes de sang puissent avoir été commis à Viltot sans que la police en ait été informée. Ou la commissaire sous-entendait que les policiers locaux étaient incapables de discernement ou elle transformait les viltotais en adeptes de la vendetta. Comme il plaignait ces excités

EXTRAIT

de la profession, qui à voir le mal partout, devaient au final se taper de sacrées insomnies !

Patricia Leroux marmonna comme pour elle-même entre ses dents jaunies par la nicotine :

– Ainsi va le destin des anciens de la Crim', le sang nous colle aux guêtres, les assassins nous aiment, que voulez-vous…

Le docteur Degas et l'inspecteur Ebran se regardèrent en essayant de masquer leur gêne. Drôle de personnage que cette nouvelle commissaire ! Belle quinquagénaire aussi sensuelle qu'abrupte par ses contours chaleureux et son regard gris bleu glacial. Ils espéraient en silence que sa venue ne fut pas synonyme de criminalité à tout va ; la vie paisible dans ce petit port du bout du monde n'avait que faire d'une Draculette assermentée. Il fallait que ça tombe sur eux ! La veille d'une sortie en mer pour le médecin épuisé par ses consultations à la chaîne, et d'un week-end en famille pour le policier à deux ans de la retraite. À cette heure tardive, ils ne savaient ni l'un ni l'autre s'ils détestaient plus ce salaud d'assassin ou cette commissaire aux allures de superwoman cynique. Mais pourquoi s'étaient-ils trouvés d'astreinte cette nuit du 11 décembre ?

– Comment vous appelez-vous jeune homme ? La voix rocailleuse de la commissaire les rappela à l'ordre.

– Jérôme Ringard ! renifla le fils incapable d'ôter son regard larmoyant du corps inerte.

– Asseyez-vous !

On n'est pas couchés, songea l'inspecteur Ebran qui s'attendait à ce que l'interrogatoire d'usage fût remis au lendemain. Encore une mode parisienne du

EXTRAIT

zèle noctambule… Y'avait qu'à emmener le fiston au poste pour la nuit ; non, il fallait que la patronne insistât ! On ne savait même pas si elle avait quelqu'un dans sa vie. Sans doute que non, à voir son peu d'empressement à rentrer au bercail…

– Au fait Ebran, téléphonez pour que l'on vienne chercher le corps, il y a bien une morgue dans ce patelin. Bon, à nous deux monsieur Ringard. Vous allez tout nous raconter. D'abord votre état civil, je veux tout connaître de vous ; n'êtes-vous pas le premier témoin donc le premier suspect ?

– Hum… j'espère que vous plaisantez… C'est ma mère qui est allongée par terre. Il se mit à sangloter. C'est ma mère…

– Bon, remettez-vous. J'ai absolument besoin de votre témoignage. Quel âge avez-vous ?

– Vingt-huit ans, je vis seul avec ma mère, je suis au chômage depuis un an.

– Vous n'avez pas de profession ?

– Je, j'étais ferronnier d'art.

– C'est-à-dire ?

– J'ai appris à forger le fer.

– Vous fabriquez quel genre d'objets ?

– Des sculptures, des compositions décoratives…

– Des armes blanches ?

En prononçant ces mots avec un accent de malice, la commissaire fixa son jeune interlocuteur d'un regard incisif qui refusait toute esquive.

– Je, je sais en façonner, mais ce n'est pas mon truc. Je suis un artiste…

Patricia Leroux consulta son adjoint et l'invita d'un mouvement du menton à mémoriser l'entretien.

EXTRAIT

– Docteur, vous pouvez rentrer chez vous !

Ce dernier ne se fit pas prier et quitta la pièce plein de compassion amicale à l'endroit de l'inspecteur Ebran studieusement concentré sur son bloc-notes.

– Bon ! Que faisiez-vous à minuit et comment avez-vous découvert le corps de votre mère ?

– J'étais sorti en boîte et comme je m'ennuyais, je suis rentré plus tôt que d'habitude, vers deux heures du matin, je vous ai appelé aussitôt.

– Vous n'avez rien touché, rien remarqué de particulier, pas rangé l'arme du crime ?

– Non, je ne comprends pas…

– La porte d'entrée n'était pas fracturée, on peut donc supposer que votre mère l'a ouverte à son agresseur ?

– Hum, ma mère n'est pas sauvage, elle n'a peur de rien ni de personne.

Se rendant compte qu'il parlait au présent, Jérôme Ringard se remit à sangloter comme s'il refusait l'évidence du drame.

Des brancardiers envahirent l'espace avec la délicatesse de pachydermes pressentant un séisme. Ils retournèrent le corps de la vieille dame pour qu'elle reposât, le dos sur la toile rigide de la civière. Soudain Patricia Leroux les arrêta et s'approcha d'un bond.

– Notez Ebran ! La main droite de la victime laisse entrevoir une chaînette dorée.

En tirant avec force sur les doigts crispés, déjà rigidifiés par la mort, la commissaire récupéra la chaîne dont le médaillon représentait un saint ignoré de son abyssale inculture religieuse. S'adressant au fils :

EXTRAIT

– Vous connaissez ce bijou ?

– Non, je ne l'ai jamais vu.

– On peut donc imaginer qu'il appartient à l'agresseur et que votre mère en se débattant a réussi à le lui arracher. Vous pouvez enlevez le corps messieurs !

La commissaire glissa délicatement le bijou dans un petit sac en plastique qu'elle enfouit dans la poche de son imperméable.

Jérôme Ringard avait le visage traversé de tics nerveux. Contrairement à l'habitude qui veut qu'un visage marque de façon précise les sentiments du moment, le sien changeait à tout instant et son regard tourmenté indiquait en simultané le désarroi, la haine, la rage, l'abandon ou bien le désespoir. Le dos courbé, le genou sur ressort et les mains tremblantes, le jeune homme répondait aux questions d'un ton monocorde.

Folie douloureuse ou douleur folle ? nota la commissaire sur son petit calepin de poche. Graisse en mouvement, écrivit-elle ensuite de la même encre noire. Patricia Leroux avait toujours jeté sur son carnet des formules lapidaires qui, après de longues semaines d'hibernation, créaient une sorte de poésie à la Prévert dont elle était seule à pouvoir relier les fils. Ces phrases jetées pêle-mêle s'apparentaient à des photographies instantanées, impressions fugitives qui selon elle, éclairaient à un moment souvent inattendu les obscures théories de criminologie apprises jadis. Souvent mises bout à bout après des mois d'enquête, ces phrases désordonnées accouchaient de subtiles déductions inconscientes. Patricia Leroux adorait ces petits mots complices et à chaque Noël, elle se faisait

EXTRAIT

offrir un nouveau calepin en molesquine par sa vieille mère jusqu'à ce que celle-ci meure brutalement l'année passée.

– Monsieur Ringard, aimiez-vous votre mère ?

Le jeune homme s'immobilisa et ricana.

– Vous plaisantez, je suppose. Est-ce une question à poser en de telles circonstances ?

– L'aimiez-vous ?

– Évidemment ! Nous ne nous sommes jamais quittés, nous sommes… nous étions inséparables…

Couple équivoque, nota la commissaire.

– Je vais vous laisser vous reposer Monsieur Ringard. Bien entendu vous ne quittez pas la ville et mardi vous me retrouverez au commissariat vers quatorze heures. D'accord ?

Jérôme Ringard souffla d'aise et se leva pour accompagner les policiers vers la sortie.

La commissaire Leroux et l'inspecteur Ebran ne furent pas mécontents de goûter enfin au bon air marin de la rue balayée par les embruns fidèles au changement de marée. Le port dormait paisiblement, la corne de brume berçait les songes des Viltotais ignorant encore pour quelques heures ce qui deviendrait sans nul doute l'événement de l'année à hauteur de ces vilains naufrages qui quelquefois entachaient leur quiétude légendaire.

– Dites-moi Ebran, quelles sont vos premières impressions ?

– Bah, il s'agit sans doute d'un crime crapuleux, un petit voleur pris sur le vif qui perd ses moyens.

– Hum et que pensez-vous du fils ?

EXTRAIT

– Un pauvre orphelin qui va se culpabiliser longtemps d'être allé en boîte de nuit pendant que sa mère se faisait trucider.

– Vous êtes d'une logique sans faille, Ebran !

– Vous ne partagez pas mon avis commissaire ?

– Cette maison est trop rouge, sa folie nous vampirise. Vous ne trouvez pas ?

– Heu, je ne saisis pas…

– Ebran, vous êtes trop rationnel. Sachez qu'un criminel laisse toujours derrière lui un fléchage immatériel.

L'inspecteur supputa que sa patronne se moquait ou bien qu'elle délirait mais il avait trop envie d'aller rejoindre Huguette pour s'en offusquer. Il était quatre heures du matin, son week-end était fichu.

EXTRAIT